

LA VIE DE SAINTE MACRINE SOEUR DE SAINT BASILE LE GRAND, ÉVÊQUE DE CESARÉE EN CAPPADOCE

Ecrité par saint Grégoire évêque de Nysse leur frère

Dans une lettre qu'il adresse à Olympe moine
traduite du grec en français par Arnaud d'Antilly

CHAPITRE PREMIER

Du sujet qui a obligé saint Grégoire à écrire cette Vie.

Encore qu'il semble par le titre de ce que j'entreprends d'écrire, que ce ne doive être qu'une lettre, et que je m'étende néanmoins beaucoup au delà, le sujet que vous avez désiré que je traite, me rend excusable, puis qu'il est trop ample pour pouvoir être renfermé dans les bornes d'une lettre : joint que vous n'aurez pas sans doute oublié les divers discours que nous eûmes ensemble quand nous nous rencontrâmes à Antioche, lors que selon la coutume des personnes de piété, vous alliez en Jérusalem pour voir les lieux qui ont été honorés par la présence de Jésus Christ quand il était vivant sur la terre, et qu'y ayant tant à apprendre avec vous je ne pouvais vous permettre de demeurer dans le silence. Or comme il arrive dans de semblables entretiens, nous vîmes à parler entre autres choses d'une fille d'une éminente vertu, si on doit donner le nom de fille à une personne si extrêmement élevée au dessus de la condition de son sexe. Et ce n'était point sur le rapport d'autrui que j'avais conçu d'elle une si haute opinion, puisque je ne vous en dis presque rien que je n'aie vu de mes propres yeux n'ayant point eu besoin de ceux d'autrui pour connaître les merveilles que je vous rapportais de cette vierge, parce qu'elle ne m'était pas étrangère mais née des mêmes personnes de qui j'ai reçu la vie; et qu'étant sortie du sein de ma mère auparavant moi elle a été comme les prémices des enfants qu'elle a mis au monde. Ainsi puisque vous croyez qu'il est utile d'écrire la vie des personnes illustres par leur piété, j'estime être obligé de vous obéir, afin que l'exemple de celle de cette vierge qui par l'étude de la véritable sagesse est arrivée au comble de la vertu ne soit pas ignoré de ceux qui viendront après nous et enseveli dans un silence qui les empêcherai d'en tirer le fruit qu'ils pourraient en recevoir. Je m'en acquitterai le plus brièvement et le plus amplement que je pourrai, sans chercher dans cette narration aucun ornement de langage.

CHAPITRE 2

Pourquoi la sainte fut nommée Macrine. Du nom de Thècle qu'un ange lui avait donné en secret. Et de quelle sorte sa mère la fit élever.

Cette vierge fut nommée Macrine, à cause que la mère de mon père qui portait ce même nom l'avait rendu célèbre dans notre famille, parce que c'était une femme d'une éminente vertu, et qui du temps de la persécution avait soutenu de grands combats pour la foi de Jésus Christ avec un courage et une constance admirable. Mais outre ce nom par lequel tous ceux de la maison la connaissaient elle en avait un autre particulier et secret, lequel auparavant qu'elle vint au monde avait été révélé dans une vision à ma mère qui était aussi une femme très vertueuse, qui se conduisait en toutes choses par les mouvements de l'esprit de Dieu, et qui avait un si grand amour pour la pureté, qu'on peut dire en quelque manière qu'elle avait elle mariée contre son gré. Car ayant perdu son père et sa mère lors qu'elle était encore fort jeune, son extrême beauté porta tant de personnes à la vouloir épouser, que sachant qu'il y en avait quelques-uns si transportés de passion qu'ils avaient résolu de l'enlever, la crainte d'un tel accident la contraignit de se résoudre à se marier; et ayant choisi un homme d'une sagesse éprouvée, le premier enfant qu'elle mit au monde fut la vierge dont j'écris la vie.

Etant sur le point d'accoucher elle s'endormit, et il lui sembla quelle portait entre ses bras celle qui était encore dans ses flancs; qu'un homme d'une taille et d'une majesté plus qu'humaine donna à cet enfant le nom de Thècle (cette sainte si célébré entre les martyrs) et qu'ayant par trois fois répété ce nom il disparut. Dans le même temps ma mère s'étant éveillée elle accoucha avec une telle facilité, qu'à peine son songe fut fini qu'elle en vit l'effet. Voilà donc quel était le nom secret de Macrine ; et j'estime que celui qui le lui donna dans cette vision n'y fut pas tant porté à cause du nom, que pour faire connaître la conformité de vie et de sentiments qu'il y aurait entre cette sainte Thècle et elle.

Quoi qu'elle eût une nourrice elle était quasi toujours entre les bras de ma mère, et lors qu'elle fut en âge de pouvoir apprendre, elle était si docile et avait si bon esprit, qu'on ne lui montrait rien qu'elle ne comprit aussitôt excellemment. Ma mère avait un extrême soin de la faire instruire, non pas en la manière qu'on instruit d'ordinaire ceux de cet âge, en leur expliquant les fables des poètes. Car elle estimait que c'était agir contre la pudeur et la bienséance que d'empoissonner ces âmes bien nées et encore tendres, en leur faisant voir dans des tragédies des femmes transportées d'amour, et dans des comédies des saletés honteuses et indignes d'être entendues par des personnes que leur sexe oblige à n'avoir pas seulement les sentiments, mais aussi les oreilles chastes. Mais au lieu de cela elle lui faisait apprendre les endroits de l'Ecriture sainte les plus faciles à entendre, et les plus propres à son âge. Ainsi elle commença par la sagesse de Salomon, dont elle choisit les endroits les plus capables de régler sa vie et tous les mouvements de son esprit. Elle savait aussi fort bien les psaumes, et les partageait en certaines heures. Car soit qu'elle sortit du lit, ou s'employait à ses occupations ordinaires, ou les quittât pour prendre un peu de repos, ou se mît à table, ou en sortît, ou s'allât coucher, ou se relevait pour prier, ils lui tenaient lieu d'une fidèle compagnie qui ne l'abandonnait jamais.

CHAPITRE 3

De l'admirable beauté de la sainte. Et de quelle sorte elle agit pour demeurer toujours vierge.

Etant ainsi élevée, et travaillant excellemment à divers ouvrages de l'aiguille propres à son sexe, elle arriva à la douzième année de son âge et dans cette fleur de la jeunesse la beauté commença à éclater de telle sorte, que quelque soin que l'on prît de la cacher, il fut absolument impossible. Car il n'y en avait point dans tout le pays qui en approchât; et elle était si extraordinaire, que quoi qu'il n'y ait rien que les peintres n'imitent et ne représentent, leur art se trouvait trop faible pour égaler un si parfait ouvrage de la nature. Ce qui fut cause que mon père et ma mère se trouvèrent comme assiégés d'un nombre incroyable de jeunes gens qui la recherchaient, entre lesquels mon père usant de sa prudence ordinaire en choisit un de fort bonne, maison et fort sage, auquel il la fit épouser, en différant néanmoins l'accomplissement du mariage, à cause qu'elle était trop jeune. Et comme il était très bien né, le désir de répondre à la bonne opinion que mon père avait conçue de lui, lui fit défendre par des actions publiques si fortes et si éloquents l'innocence de quelques personnes injustement accusées, que chacun le regardait comme un homme qui réussirait excellemment. Mais ces grandes espérances s'évanouirent bientôt par une mort précipitée, qui finit sa vie lorsque sa jeunesse ne faisait encore que commencer.

Macrine qui n'ignorait pas ce que je viens de rapporter résolut en elle-même de ne changer jamais de condition, disant pour cela : Qu'elle considérait comme un véritable mariage celui que son père avait arrêté, et elle demeura ferme dans ce dessein avec une confiance qui surpassait de beaucoup son âge. Car mon père et ma mère lui disant souvent, que la réputation de sa beauté faisait que diverses personnes la recherchaient; elle leur répondait, que la raison voulant qu'on ne se marie qu'une fois ainsi qu'on ne naît et qu'on ne meurt qu'une fois, on ne devait pas trouver étrange qu'elle voulût demeurer inviolablement dans le mariage auquel ils l'avaient engagée, sans écouter jamais les propositions d'aucun autre. A quoi elle ajoutait, que la foi que nous devons avoir de la résurrection l'obligeant de croire que celui auquel elle avait été promise n'était pas mort, mais vivant en Dieu; elle devait le considérer comme étant allé seulement faire un voyage, et qu'ains elle s'estimerait coupable si elle lui manquait de foi durant son absence.

CHAPITRE 4

De l'extrême affection de la sainte pour sa mère. De leur retraite du monde. De saint Basile le Grand, frère de la sainte.

Macrine opposant ces raisons à ce qu'ils voulaient lui persuader s'affermir de plus en plus dans son dessein, et résolut de ne perdre jamais sa mère de vue. Ce qui faisait que sa mère lui disait souvent, que n'ayant porté ses autres enfants dans son ventre que durant un certain temps, elle la portait en quelque manière continuellement avec elle. L'assiduité que lui rendait une telle fille au lieu de lui être pénible lui était fort agréable, et elle en recevait plus de service qu'elle n'en eût fait de plusieurs servantes. Chacune d'elle tirait de grands avantages de cette union si parfaite. Car comme la mère prenait soin de conduire l'esprit de sa fille, la fille avait un si grand soin de tous les besoins corporels de sa mère, qu'elle lui faisait même cuire du pain de ses propres mains.

Ce n'était pas là néanmoins la principale pensée de Macrine; mais après avoir satisfait à ses saintes occupations, elle estimait ne pouvoir mieux employer ce qui lui restait de temps qu'à nourrir sa mère par son travail. Et elle passait encore plus outre. Car la voyant veuve et chargée de quatre fils et de cinq filles qui étaient répandues dans trois diverses provinces, elle partageait avec elle tous les soins que lui donnaient tant d'enfants. Mais ce qui était encore plus admirable dans cette liaison si étroite dont Dieu les avait unies, c'est que comme la sage conduite de la mère avait été si avantageuse à la fille, qui ne la perdait jamais de vue ne faisait rien qu'elle n'approuvât et en quoi il y eût la moindre chose à redire, la fille fut cause par son exemple que la mère se porta peu à peu dans une vertu encore plus parfaite et plus élevée que celle où elle était auparavant.

Ses soeurs ayant elle fort bien mariées, et Basile son frère étant revenu des écoles publiques des lettres humaines où il avait passé plusieurs années, elle trouva que sa science et son éloquence lui avaient tellement enflé le coeur, qu'il méprisait même les dignités; et s'estimait être beaucoup au-dessus de ceux qui étaient dans les charges mais elle le porta si promptement à ne vouloir plus avoir d'autre étude que cette sagesse toute sainte et divine dont elle faisait profession, que foulant aux pieds toute la vanité du monde et la gloire de l'éloquence, il embrassa par une entière pauvreté cette sorte de vie si laborieuse, et entra ainsi dans la voie la plus assurée et la plus prompte pour arriver à la vertu. Mais puis qu'il faudrait un long discours et beaucoup de temps pour écrire la manière de vie et les actions qui l'ont rendu si célébré dans toutes les parties du monde, que sa réputation a obscurci la gloire de ceux qui éclataient davantage par leur vertu, il faut reprendre le fil de la narration que j'ai commencée.

Macrine ayant retranché toutes les occasions qui la pouvaient engager dans le trouble et dans l'embarras du siècle, elle persuada à sa mère de quitter leur manière ordinaire de vivre pour en prendre une plus parfaite, et ainsi de rendre leurs servantes leurs compagnes pour passer leurs jours toutes ensemble d'une même sorte. Or il faut que je fasse ici une petite digression, afin de n'omettre pas une chose qui fait voir quelle était l'éminence de la vertu de cette vierge.

CHAPITRE 5

Histoire de Naucrèce, l'un des frères de la sainte.

Celui des quatre frères de Macrine qui était le plus âgé après Basile s'appelait Naucrèce. Il était si extrêmement accompli en toutes sortes de perfections de corps et d'esprit, qu'il surpassait encore les autres en beauté, en sorte, en adresse, et en une certaine habileté qui le rendait capable de tout. Etant âgé de vingt-deux ans, et ayant fait des actions publiques qui avaient ravi en admiration tous ceux qui les avaient entendues, il fut touché par une conduite toute particulière de Dieu d'un mouvement si violent, que méprisant tous ces avantages il embrassa une vie pauvre et solitaire, sans porter avec soi que soi-même. Et il fut suivi de Chrisaphe l'un de ses domestiques, qui n'avait pas moins d'affection pour lui que d'amour pour cette sorte de vie.

Il y a un fleuve nommé Iris, qui tirant sa source de l'Arménie, traversé la Province de Pont, et passant de là dans notre pays, se décharge dans le Pont-Euxin. Naucrèce ayant trouvé le long de ce fleuve un lieu proche d'une forêt fort épaisse, et une colline qui s'élève à l'écart

sur une montagne très spacieuse et très haute, il s'y arrêta pour y vivre loin du bruit de la guerre, du trouble des villes, et des agitations du barreau. Ainsi en se délivrant de tant de peines et d'inquiétudes dont la vie des hommes est traversée, il assistait par même moyen quelques vieillards qu'il rencontra là, et qui étaient également incommodés de pauvreté et de maladie, croyant que cet office de charité qu'il leur rendait, s'accordait fort bien avec la résolution qu'il avait prise; et comme il était excellent chasseur il les nourrissait de ce qu'il prenait à la chasse et domptait sa chair en même temps par ce travail. Ce qui ne l'empêchait pas d'obéir avec joie à ce que sa mère lui commandait quelquefois, éteignant ainsi d'un côté par ses travaux les bouillons de la jeunesse, de l'autre le commandement de Dieu par l'obéissance qu'il rendait à celle de qui il tenait la vie.

Ayant passé cinq ans de cette sorte; et s'avancant toujours de plus en plus dans la vertu par des saints exercices, il rendait sa mère heureuse par l'ardeur avec laquelle il se portait à lui plaire en toutes choses, lors qu'une aventure tragique et dont je ne puis attribuer la cause qu'au démon, remplit d'affliction et de douleur toute la famille. Car à l'heure qu'on y pensait le moins il fut enlevé du monde, sans que ni une maladie, ni aucun des accidents qui ont accoutumé de précéder la mort des autres, eût préparé ses proches à apprendre les nouvelles de la sienne: mais étant allé à la chasse pour avoir de quoi nourrir selon sa coutume ces pauvres vieillards, on le rapporta mort en sa cabane avec son cher Chrisaphe, dont la vie fut jusques à la fin inséparable de la sienne.

Ma mère était éloignée de ce lieu-là de trois journées de chemin et quoi qu'elle fût très vertueuse, elle ne pût néanmoins apprendre une si cruelle nouvelle sans que sa raison fût vaincue par la douleur; et les sentiments de la nature; comme il ne se pouvait faire autrement; demeurant les maîtres, elle perdit la parole et la connaissance, et tomba comme ces généreux athlètes qu'un coup imprévu porte par terre.

Ce fut alors que parut la vertu héroïque de Macrine. Car non seulement elle demeura ferme dans la surprise d'un accident si extraordinaire: mais elle soutint la faiblesse de sa mère, et par sa confiance invincible elle retira son esprit de cette profonde affliction dans laquelle il était comme abîmé, et lui apprit par son exemple à le supporter avec une générosité toute mâle et toute chrétienne.

Ainsi ma mère souffrit enfin la violence d'un tel coup, sans rien faire d'indigne de sa piété, ni qui pût la faire passer pour femme. Car elle ne jeta point de grands cris, elle ne déchira point ses habits, et ne se laissa point aller à ces transports que l'on voit d'ordinaire arriver aux autres; mais sa propre sagesse et les salutaires avis de sa fille servant de remède à une plaie si profonde, elle surmonta peu à peu par la raison les sentiments de la nature, et Macrine parut d'autant plus admirable en ce rencontre, qu'étant touchée jusques dans le fond du coeur, de ce qu'elle ne perdait pas seulement un frère par un genre de mort si déplorable; mais celui de tous ses frères qu'elle aimait le mieux, son âme s'éleva si fort au dessus de ses sentiments, que son exemple et ses raisons rendirent ma mère capable de consolation. Et elle était arrivée à un si haut point de vertu, que dans tous les autres sujets de déplaisir qui arrivaient à ma mère, elle ne souffrait jamais que le sentiment qu'elle avait fût plus grand que sa joie des grâces dont elle était redevable à Dieu.

CHAPITRE 6

La sainte et sa mère établissent un monastère de filles, et s'y retirent. De la perfection dans laquelle la sainte et elle vivaient.

Ma mère étant donc délivrée du soin de l'éducation et de la fortune de ses enfants; et ses fils s'étant chargés de la principale conduite de les affaires domestiques, Macrine la porta, comme j'ai dit, à rechercher avec affection la véritable sagesse, et à embrasser une manière de vie toute pure et toute parfaite. Ainsi lui faisant renoncer à ses anciennes habitudes, et à tout le reste, Dieu lui persuada d'aimer comme elle l'abjection et l'humilité, et d'oublier la grandeur de sa condition pour se retirer dans un monastère de filles, et y vivre dans une telle égalité, qu'il n'y eût aucune différence, ni en leur manger, ni en leur coucher, ni en quoi que ce fût; et qu'ainsi il ne restât plus aucune marque du rang qu'elle tenait dans le monde.

La vie admirable qu'elles menaient, allait au delà de toutes les paroles; tant leur vertu était élevée, et tant elles étaient exactes de jour et de nuit dans l'observance de leur sainte discipline; et semblables à ces âmes bienheureuses, qui s'envolent dans le ciel après être délivrées de la prison de ce corps, elles avaient un tel mépris de toutes les choses du monde,

qu'on peut dire qu'elles vivaient presque comme des anges. On ne voyait entre elles, ni colère, ni envie, ni soupçons, ni haine; elles avaient banni avec le faste la vanité, et autres semblables vices, tout désir d'honneur et d'estime; elles mettaient leurs délices en la tempérance, leur gloire à n'être connues de personne, leur richesse à ne rien posséder, mais à avoir abandonné comme on secoue la poussière, toutes les commodités de la terre; elles croyaient que tout le soin que l'on emploie pour ce qui ne regarde que cette vie périssable, doit être compté comme perdu. La seule pensée des choses divines, la prière continuelle, et le chant des psaumes qu'elles n'ont jamais interrompu de jour ni de nuit, étaient ensemble toute leur occupation et tout leur repos. Et ainsi n'ai-je point raison de dire, qu'il n'y a point éloquence qui puisse représenter une manière de vie si parfaite ? Elle était comme moyenne entre la nature humaine et l'angélique, parce qu'elle participait de l'une et de l'autre. Car étant exempte des troubles qui agitent l'esprit des hommes, elle était élevée au dessus de la condition humaine; et elle cédait à la nature angélique, en ce qu'elle était enfermée dans un corps mortel, et avait besoin de sens et d'organes pour agir; quoi qu'il y en aurait possible qui oseraient dire qu'elle ne leur cédait point, puis qu'étant attachée à une chair infirme et fragile, elle en sentait aussi peu le poids que si elle n'eût été qu'un pur esprit, et convertir avec ces esprits célestes, en s'élevant toujours en haut par la sublimité de ses pensées.

CHAPITRE 7

De quelle sorte saint Pierre depuis évêque de Sébaste en Arménie, qui était le dernier des frères de la sainte, assistait sa mère, sa soeur, et ces vierges dans cette bienheureuse retraite.

Ces âmes saintes ayant vécu durant un longtems de la sorte, se purifiant de plus en plus; elles ajoutèrent encore de nouvelles perfections aux premières. En quoi elles ne recevaient pas peu d'assistance de Pierre, frère de Macrine, et qui était le puîné de tous, mon père étant mort au même temps qu'il vint au monde. La sainte, qui était l'aînée, prit le soin de l'élever aussitôt qu'il fut sorti d'entre les bras de sa nourrice, et l'instruisit excellemment des son enfance dans les choses saintes, sans lui permettre de s'occuper à des études vaines et inutiles. Car elle lui servait tout ensemble de père, de mère, et de précepteur; et par son excellente conduite, elle lui inspira de telle sorte l'amour de ce qui était le plus parfait, et le rendit te, qu'étant encore extrêmement jeune, il était déjà arrivé au plus haut point de la sagesse. Il avait l'esprit si excellent et si ouvert à toutes choses, que jusques aux ouvrages des mains, il semblait y être né, apprenant de lui-même en perfection et sans peine ce que les autres ont besoin de maîtres, et de beaucoup de temps et de travail pour pouvoir apprendre. Mais méprisant toutes ces occupations extérieures pour appliquer son esprit à des choses plus élevées, dont il était si capable, et se proposant continuellement sa soeur comme l'exemple qu'il s'était résolu d'imiter, afin de s'avancer dans le service de Dieu, il y fit un tel progrès, que l'on jugea qu'il ne céderait point en vertu au grand Basile. Ainsi il tendit lieu de toutes choses à sa mère et à sa soeur y et s'efforçait avec elles de mener une vie toute angélique.

Une famine étant arrivée, et la réputation de leur charité ayant fait venir grand nombre de pauvres en ce lieu si retiré où ils demeuraient, Pierre trouva moyen par son industrie de leur faire tant d'aumônes, que la multitude de ceux qui y abordaient de tous côtés y aurait donné sujet de croire que ce désert était plutôt une ville qu'une solitude.

CHAPITRE 8

Mort de la mère de la sainte, et de saint Basile le Grand son frère, évêque de Césarée en Cappadoce.

Quelque temps après, ma mère qui était assez âgée, quittant la terre pour aller au ciel, rendit son esprit entre les mains de ces deux d'entre ses enfants qu'elle avait la consolation d'avoir auprès d'elle et j'estime qu'il ne sera pas mal à propos de rapporter ici quelle fut la bénédiction qu'elle leur donna, et à tous les autres. Après avoir parlé avec une extrême tendresse de ceux qui étaient absents, afin qu'ils participassent tous à cette bénédiction, elle offrit particulièrement ses prières pour ces deux qui étaient présents, et comme ils étaient aux

deux côtés de son lit, elle les prit chacun d'une main, et adressa ces dernières paroles à Dieu, en ces termes : *Seigneur, je vous offre les prémices et la dixième du fruit qui est sorti de mes flancs. Car celle de mes filles qui est ici, étant née la première, se peut nommer les prémices; et ce dernier de mes fils étant le dixième de tous, se peut nommer la dixième de mes enfants; et ainsi, outre ce que je les tiens de votre libéralité, ils vous appartiennent par un droit particulier. Répandez ce donc, s'il vous plaît mon Dieu, la sainteté dans le coeur de l'un et de l'autre;* désignant clairement par ces paroles, Macrine et Pierre; et cette bénédiction et sa vie finirent en même temps. Ils la firent enterrer avec son mari comme elle l'avait ordonné, et tâchant de se surmonter eux-mêmes en rendant leurs dernières actions encore plus parfaites que les précédentes, ils s'efforçaient d'arriver au comble de la vertu.

Durant ce temps, Basile si célèbre entre les saints ayant été fait évêque de la grande et illustre Eglise de Césarée en Cappadoce, il donna les ordres à Pierre son frère, et l'éleva à la sainte dignité de la prêtrise; ce qui l'engagea à vivre dans une perfection encore plus grande, l'obligation de s'acquitter dignement d'un ministère aussi élevé que celui du sacerdoce, se trouvant jointe à l'extrême amour qu'il avait déjà pour la vertu. Huit années s'étant passées, et la neuvième commençant, Basile si célèbre dans toute la terre par l'éminence de sa sainteté et de sa doctrine, quitta les hommes pour aller à Dieu, et laissa sa patrie et toute l'Eglise également affligées d'une telle perte. Le bruit d'une si triste nouvelle étant arrivé aux oreilles de Macrine, il ne se pût faire qu'elle n'en fût extraordinairement touchée. Car comment ce qui donnait des sentiments de douleur à ceux mêmes qui n'aimaient pas ce grand personnage, n'en aurait-il point donné à sa soeur ? Mais comme on éprouva l'or en divers fourneaux, afin que s'il sort entier du premier, on reconnaisse sa bonté dans le second et dans le troisième et que celui-là est jugé le meilleur, lequel après avoir souffert ces trois épreuves demeure toujours le même, parce qu'il est pur et sans mélange; il en arriva ainsi à cette vierge, lors qu'étant éprouvée par tant de diverses afflictions son âme se trouva si pure et si forte, qu'on ne pût jamais y remarquer rien de défectueux ni de faible; mais dans la première épreuve qui fut la mort de Naucrèce; dans la seconde qui fut la perte de sa mère; et dans la troisième, qui fut lors que toute notre famille perdit son plus grand ornement en perdant Basile, elle parut toujours invincible, sans que tant d'afflictions jointes ensemble pussent l'ébranler ni l'abattre.

CHAPITRE 9

Saint Grégoire, qui est celui qui a écrit cette vie, et qui était frère de la sainte, va pour la voir. Vision qu'il eut en chemin. Il la trouve extrêmement malade. Leur premier entretien.

Environ neuf mois après que cette grande lumière de l'Eglise fut éteinte, les évêques s'assemblèrent pour tenir un concile à Antioche, où je me trouvai; et comme sur la fin de l'année nous nous en retournions chacun chez soi, je désirais d'aller voir ma soeur, y ayant près de huit ans que nous n'avions pu l'un et l'autre recevoir cette consolation, à cause des persécutions et du bannissement que les hérétiques m'avaient fait souffrir.

Après avoir fait un long chemin, comme il ne me restait plus qu'une journée, j'eus en dormant une vision qui me fit connaître par avance ce qui me devait arriver. Car il me sembla que je portais entre mes mains des reliques des martyrs, qui jetaient une lumière semblable à celle qu'on voit sortir d'une glace de miroir opposée aux plus ardents rayons du soleil; et que mes yeux avaient peine à supporter un si grand éclat. Ce qui m'ayant paru trois diverses fois durant cette même nuit, sans que je pusse comprendre ce qu'il pouvait signifier, la peine où j'en étais me rendit attentif à ce qui m'arriverait, pour en juger par l'événement. Comme j'approchais de ce lieu si retiré où ma soeur menait une vie toute céleste; je rencontrai un serviteur auquel je demandai d'abord mon frère n'y était pas; m'ayant répondu qu'il était parti, il y avait quatre jours, je jugeai qu'il était allé par un autre chemin au-devant de moi; et m'étant enquis ensuite de la santé de cette grande sainte, il me dit qu'elle était malade; ce qui augmentant mon désir d'être auprès d'elle, je fis en sort peu de temps ce qui me restait de chemin, et mon esprit fut saisi d'une certaine tristesse, qui était comme un pressage de ce qui devait arriver. Or comme le bruit de ma venue était déjà allé jusqu'à mes frères, lors que je fus assez près de la maison où était ma soeur, je trouvai quantité de gens des lieux où ils demeuraient qui venaient au devant de moi, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire pour rendre honneur à leurs amis; et d'autre côté toute cette troupe de vierges était assemblée dans l'église, où elles attendaient ma venue avec une extrême modestie. Après que j'eus fait les prières et donné la bénédiction, qu'elles reçurent toutes avec grande humilité, et ayant la tête

baissée, elles s'en allèrent en grand silence faire chacune leur office, sans qu'il en demeurait une seule; ce qui me fit aisément juger que leur supérieur n'y était pas. Une personne qui se rencontra là, me conduisant et m'ayant ouvert la porte, j'entrai dans la sainte maison où demeurait cette grande servante de Dieu. Elle était alors très malade, et couchée, non pas dans un lit, ni sur un matelas, mais par terre sur un ais couvert d'un cilice; et au lieu d'oreiller il y avait un autre ais, qui étant coupé en sorte que son col y pouvait entrer, lui soutenait assez bien la tête. Aussitôt quelle m'aperçut elle se leva sur son coude, et ne pouvant courir au devant de moi, à cause de l'extrême faiblesse où la fièvre l'avait réduite, elle mit une main en terre, et se soulevant ainsi, autant qu'elle put sur son petit lit, elle me rendit tout l'honneur qui était en sa puissance. Je courus à elle, et en la prenant, je la relevai de terre, et la remis dans son lit comme elle y était auparavant. Alors elle leva les mains vers le ciel, et dit : *Je vous rends grâces, Seigneur mon Dieu, de celle que vous m'avez faite de m'accorder l'accomplissement de mon désir, en mettant au coeur de votre serviteur de venir visiter votre servante;* et sa crainte de m'affliger était telle, qu'elle s'efforçait de cacher sa difficulté de respirer; ainsi faisant tout ce qu'elle pouvait pour paraître gaie, elle cherchait des occasions de parler de choses agréables, et nous en donnait des sujets par les questions qu'elle nous faisait. Mais la suite du discours nous ayant portés à parler du grand Basile, je me trouvai si touché, que je ne pus empêcher ma douleur de paraître sur mon visage. En quoi tant s'en faut qu'elle m'imitât, qu'au contraire elle prit de là un sujet d'entrer dans les sentiments de la plus haute piété; et toute animée de l'esprit de Dieu, elle nous parla d'une telle sorte des causes de ce qui arrive dans le monde, de la conduite secrète de Dieu dans les affligions qu'il nous envoie, et de ce qui regarde la vie future, qu'elle fit une telle impression dans mon âme, que me trouvant comme emporté au-dessus des sentiments de la nature, il me semblait qu'elle m'élevait avec elle dans le ciel. Et ainsi que l'Ecriture sainte nous apprend, que Job, quoi que tout couvert d'ulcères et de pourriture, n'interrompait point son discours par les sentiments de ses douleurs; mais n'avait pas l'esprit moins libre, que si son corps n'eût point été dans la souffrance, je remarquais la même chose dans cette vierge. Car quoi que la fièvre eût abattu toutes ses forces, et répandu une sueur froide sur son corps, qui le faisait pencher vers la mort, elle parlait néanmoins des choses les plus sublimes avec autant de liberté d'esprit, que si elle n'eût point été malade, et si je n'eusse craint de l'engager dans un discours qui n'aurait point eu de bornes, je l'aurais priée de nous expliquer généralement tout le reste des principaux points de notre religion, comme elle fit l'état de l'âme, la vie que nous passons sur la terre, la fin pour laquelle l'homme fut créé, ce qui le rendit mortel, comment il deviendra immortel, et de quelle sorte il faut qu'il cesse de vivre pour passer à une autre vie; ce qu'elle éclaircit si nettement, et avec une telle sagesse, qu'il paraissait bien qu'elle était emportée par l'esprit de Dieu; les paroles sortant de sa bouche avec autant de facilité qu'on voit sortir l'eau d'une source qui ne trouve rien qui l'empêche de couler.

Lorsqu'elle eut fini son discours, elle me dit : *il est temps, mon frère, que vous preniez un peu de repos, puis qu'il ne se peut que vous ne soyez las après avoir fait un si long chemin.* Sur quoi encore qu'il n'y eût point de repos qui pût égaler celui que me donnait la consolation de la voir et de l'entendre parler, néanmoins parce qu'elle le désirait et voulant obéir en toutes choses à celle que je considérais comme ma maîtresse, j'allai dans un jardin proche de là, où je trouvai un couvert agréable sous l'ombre de quelques arbres. Mais rien n'était capable de me plaire, tant l'appréhension des tristes accidents que j'avais sujet de craindre, me serrait le coeur. Car tout ce qui s'offrait à mes yeux, me semblait être l'explication de l'énigme que j'avais vu dans mon songe, puisqu'on pouvait dire véritablement que ce que je voyais devant moi était les reliques d'un saint martyr, qui étant mort au péché jetait de l'éclat et de la lumière par la grâce du saint Esprit habitant dans son âme et dans son coeur; et je le dis à quelqu'un de ceux qui se trouvèrent présents.

Comme nous étions en cet état et attendions avec beaucoup de tristesse ce qui devait arriver, la sainte pénétrant dans nos pensées d'une manière que je ne savais comprendre, nous envoya dire de nous réjouir, de prendre courage, et d'avoir bonne espérance de son mal, parce qu'elle se sentait beaucoup mieux. Ce qu'elle ne disait pas pour nous tromper; mais selon la vérité, quoi que nous ne pussions pas alors la comprendre. Car de même qu'un athlète qui après avoir passé les autres, est presque arrivé à la fin de sa carrière, voit la couronne qui l'attend, se réjouit comme s'il l'avait déjà sur la tête, et jette un cri de joie pour faire entendre à ses amis l'agréable nouvelle de sa victoire, Macrine étant en cet état et envisageant le bonheur de la vocation céleste qui devait être la récompense de ses travaux, nous ordonnait en la même sorte de concevoir de meilleures espérances, et pouvait avec sujet dire ces paroles de l'Apôtre : *La couronne de justice m'est préparée, et le juste juge me la donnera, parce que*

j'ai combattu le bon combat, que j'ai achevé ma course, et que je lui ai été fidèle. Nous nous levâmes à cette bonne nouvelle pour en voir le sujet de nos propres yeux.

CHAPITRE 10

La sainte raconte les bénédictions que Dieu avait répandues sur toute sa race et sur son travail particulier, et sa grande confiance en Dieu dans les charités, et ses aumônes.

Aussitôt que nous fûmes revenus auprès d'elle, elle ne voulut point nous laisser perdre le temps inutilement; mais comme si elle eût lu ce qu'elle disait, elle commença à nous raconter tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance, sans rien omettre dont elle pu se ressouvenir, des actions de mon père et ma mère depuis ma naissance, et avant que je fusse au monde. Et la fin qu'elle se proposait en cela était d'en rendre grâces à Dieu. Car elle faisait voir que leur vie avait été encore plus éclatante par les grâces dont il lui avait plu de la combler, que par leurs grandes richesses; mon aïeul et mon aïeule ayant été persécutés pour la foi de Jésus Christ, et l'empereur ayant fait mourir l'aïeul de ma mère, et donné la confiscation de tout son bien; ce qui ne pût empêcher que par la bénédiction de Dieu il n'augmentât de telle sorte qu'il n'y eut point de leur temps de maison plus illustre que la leur; et quoi que leur bien fût divisé en un très grand nombre d'enfants, Dieu le multiplia de telle sorte que chacun d'eux en eut davantage que leur père et leur mère ne leur en avaient laissé à tous ensemble. Quant a elle, elle nous dit qu'ayant eu en partage autant que ses frères, elle ne s'en était rien réservé; mais suivant ce précepte de Jésus Christ l'avait tout distribué aux pauvres par les mains de l'évêque, et que par la grâce de Dieu jusques à l'heure qu'elle parloir elle n'avait point cessé de travailler de ses propres mains, elle n'avait point tourné les yeux du côté des hommes, ni mis son espérance dans les créatures pour pouvoir vivre par les bienfaits dans une honnête simplicité, et que comme elle n'avait jamais cherché quelqu'un qui lui donnait rien, elle n'avait jamais refusé l'aumône à personne. Dieu ayant par sa bonté répandu sur son petit travail une telle bénédiction, qu'il l'avoir rendu comme une semence féconde qui porte des fruits au centuple. Sur quoi lui ayant raconté les peines que j'avais souffertes, premièrement lors que l'empereur Valens m'envoya en exil à cause de la foi, et depuis lors que le trouble arrivé en toutes les Eglises nous engagea dans tant de travaux et de combats. Ne cesserez-vous jamais, me dit-elle, d'oublier les obligations que vous avez à Dieu ? N'appréhendez-vous point de tomber dans l'ingratitude ? et ne vous souvenez-vous point des avantages que vous avez encore par dessus ceux de qui vous tenez la vie ? Car laissant à part que nous sommes d'une race illustre et nés de parents très vertueux, j'avoue que mon père dès sa jeunesse acquit par les actions publiques une grande estime entre ses concitoyens et que la réputation de son éloquence et de son savoir s'étendit encore plus avant; mais elle ne passa pas la province de Pont, et il se contenta de s'être rendu célèbre dans son pays; au lieu que vous l'êtes de telle sorte dans les grandes villes, parmi les peuples, et entre des nations toutes entières, que les Eglises vous appellent à leur recours, et s'adressent à vous pour le rétablissement de leur discipline; et vous ne voyez pas la grâce que Dieu vous fait en cela : vous ne considérez pas quelle est la cause de tant de faveurs que vous recevez; et ne reconnaissez pas que les prières de ceux qui vous ont mis au monde, vous ont élevé à ce comble de bonheur, sans que les avantages que vous tenez de la nature, y ayant rien ou fort peu contribué. L'entendant parler de la sorte j'eusse souhaité que le jour eût duré plus qu'à l'ordinaire, afin qu'elle eût encore continué un discours qui m'était si agréable; mais le chant de ces saintes vierges m'appelant à vêpres, elle me dit d'aller à l'église, et puis recommença à prier Dieu. Voilà de quelle sorte la nuit se passa.

CHAPITRE 11

Admirable prière de la sainte, qui fut bientôt après suivie de sa mort.

Aussitôt que le jour vint à paraître, il me fut facile de juger par l'état où je la voyais, que cette journée serait la dernière de la vie fragile et mortelle, parce que la fièvre avait consumé tout ce qui lui pouvait reliair de force. Cette sainte fille s'étant aperçue de la faiblesse de nos sentiments, elle s'efforçait de nous divertir des tristes pensées qu'ils nous donnaient, et quoi qu'avec une extrême difficulté de respirer et accablée de douleur, elle répandit, pour

parler ainsi ses admirables discours ce qui lui restait de vie. Un spectacle si extraordinaire agita mon âme par des mouvements bien différents. La nature d'un côté, comme il ne se pouvait faire autrement, me portait dans la douleur, parce que j'écoutais ses paroles ainsi que les dernières d'une personne qui m'était si chère, et voyais la gloire de notre maison être sur le point de nous quitter pour passer à une autre vie; et d'autre côté mon esprit était si transporté d'admiration, qu'il ne pouvait croire que cette vierge ne fût une personne plus qu'humaine. Car ne rien sentir d'extraordinaire et ne rien craindre lors qu'on est prêt à rendre le dernier soupir, tant on a une ferme espérance des biens qui nous attendent dans une autre vie, et avec un courage élevé au dessus de tout, raisonner parfaitement jusques à la fin sur les malheurs et les misères du monde, il me semble que cela n'appartient qu'à un ange, que Dieu par un effet particulier de sa providence aurait voulu revêtir d'une forme humaine exempte des infirmités et des imperfections de notre nature; et qui demeurerait ainsi dans ce corps qui lui serait étranger sans se troubler de quoi que ce soit, parce que la chair ne pourrait pousser l'esprit dans les passions dérégées auxquelles elle est sujet. Ainsi j'étais ravi de voir de quelle sorte cette grande servante de Jésus Christ nous découvrait cet ardent et pur amour pour son céleste et divin époux qu'elle avait toujours nourri dans les replis les plus cachés de son coeur, et témoignait son extrême passion pour lui par l'impatience qu'elle faisait paraître d'être affranchie des liens du corps pour aller jouir de sa présence. Car il n'était pas difficile de juger qu'il était son unique objet, puis qu'elle ne daignait pas seulement jeter les yeux sur ce qu'il y avait de plus beau et de plus agréable dans le monde.

Le soleil était prêt à se coucher sans qu'elle diminuait rien de la vigueur de son esprit; mais voyant d'autant plus clairement la beauté de son époux qu'elle approchait davantage de sa fin; elle se hâtait encore plus de l'aller trouver; et ainsi en arrêtant fixement ses yeux sur lui, ce ne fut plus à nous, mais à lui qu'elle adressa sa parole (car son petit lit était tourné vers l'Orient) et ayant les mains jointes elle parlait d'une voix si basse que nous avions peine à l'entendre; mais sa prière était telle que nous ne pouvions douter qu'elle ne s'adressât à Dieu, et qu'elle ne fût entendue de lui.

Seigneur, disait-elle, vous nous délivrez de l'appréhension de la mort : Vous faites que la fin de cette vie est pour nous le commencement d'une véritable vie. Vous nous laissez dormir pour un temps, et vous nous réveillerez par le son de la trompette qui sonnera à la fin des siècles. Vous confiez comme un dépôt à la terre, la terre de notre corps que vous avez formé de vos mains et vous le lui redemanderez en revêtant d'immortalité et de gloire ce qui est en nous de mortel et de difforme. Vous nous avez délivrés de la malédiction et du péché, ayant voulu pour l'amour de nous être chargé de l'un et de l'autre. Vous avez brisé la tête du serpent qui avait fait que l'homme en vous désobéissant était devenu son esclave. Vous avez rompu les portes de l'enfer; et en terrassant celui qui était le maître de la mort vous nous avez ouvert le chemin à la résurrection. Vous avez donné à ceux qui vous craignent le signe de votre Croix sainte pour confondre cet irréconciliable ennemi, et mettre notre vie en assurance. Dieu éternel, auquel je suis dès le ventre de ma mère, que j'ai toujours aimé de toute l'étendue de mon coeur, et auquel depuis mon enfance jusques à cette heure j'ai consacré mon corps et mon âme, donnez-moi, Seigneur, un ange de lumière qui me conduise avec les saints pères dans un lieu de rafraîchissement et de repos. Vous, mon Dieu, qui avez mis en pièces cette épée flamboyante dont l'éclat nous faisait trembler, et avez pardonné à l'un de ceux qui ont été crucifiés avec vous aussitôt qu'il a eu recours à votre miséricorde, souvenez-vous s'il vous plaît, de moi dans votre Royaume, puisque j'ai aussi crucifié ma chair avec vous, ayant été percée comme avec des clous par la crainte et par l'appréhension que j'ai eu de vos jugements. Que ce chaos épouvantable ne me sépare point de vos élus. Que cet esprit envieux du bonheur des hommes ne se rencontre point dans mon chemin pour m'empêcher d'aller à vous. Que mes fautes disparaissent devant vos yeux. Et puis que vous avez une souveraine puissance de remettre les péchés des hommes; pardonnez-moi ceux que l'infirmité de la nature m'a fait commettre dans mes actions, dans mes paroles, et dans mes pensées, afin qu'en abandonnant ce corps je me trouve purifiée de mes taches, et qu'ainsi vous receviez mon âme entre vos mains comme un parfum précieux répandu en votre présence. En proférant ces paroles elle fit le signe de la Croix sur ses yeux, sur sa bouche, et sur son coeur; et sa langue étant peu à peu entièrement desséchée par l'extrême ardeur de la fièvre elle ne pouvait plus parler distinctement ni être entendue, et nous ne connaissions qu'elle priait qu'à cause quelle remuait les mains et les lèvres.

Le soir étant arrivé on apporta de la lumière. Ce qui lui ayant fait ouvrir les yeux pour la regarder, elle témoigna le désir qu'elle avait de dire vêpres; mais la voix lui manquant elle accomplit comme elle pût par le mouvement de ses mains et de ses lèvres ce qu'elle avait

dans le cœur. Après avoir dit vêpres de cette sorte, elle porta la main sur son visage pour faire le signe de la Croix; ce qui nous fit connaître qu'elles étaient achevées, et en jetant un grand et profond soupir elle finit sa vie avec sa prière.

Voyant qu'elle était passée, et me souvenant de ce qu'elle m'avait dit dans notre premier entretien, qu'elle désirait que je lui rendisse les derniers devoirs, en lui fermant les yeux et la bouche, je portai sur son saint visage ma main languissante de douleur, plutôt pour témoigner mon obéissance à sa volonté, que parce qu'il en fût besoin. Car ses yeux et ses lèvres étaient fermés d'une manière qui la faisait paraître plutôt endormie que morte. Elle avait les mains sur son estomac; et tout le reste de son corps était dans une telle assiette que l'on ne pouvait y rien ajouter.

CHAPITRE 12

De l'extrême affliction de saint Grégoire, et de toutes ces vierges, ensuite de la mort de la sainte.

Alors mon esprit se sentit touché par une double douleur; mes yeux en voyant un objet si triste, et mes oreilles en entendant les cris de toutes ces saintes vierges. Jusques-là elles étaient demeurées dans le silence, et renfermant toute leur affliction dans leur cœur, elles avaient arrêté le cours de leurs larmes, comme si elles eussent appréhendé qu'au défaut de la voix de leur supérieure, son visage les eût reprises de ce que contre sa défense elles se seraient ainsi laissées emporter à leurs sentiments, et que cela lui eût donné de la peine. Mais lorsque l'excès de leur affliction ne leur peut permettre de demeurer davantage dans le silence, et que comme un feu dévorant il eut détruit dans leurs âmes tout ce qui se pouvait opposer à lui, elles firent éclater tout d'un coup de tels cris et de tels sanglots, qu'il faudrait les avoir entendus pour les pouvoir croire; ce qui fut comme un torrent qui renversa de telle sorte ma résolution, qu'il ne fut plus en mon pouvoir d'arrêter mes larmes, celles de ces saintes vierges me semblant si justes que je ne pouvais les condamner. Car le sujet de leurs plaintes n'était pas d'être privées d'une conduite et d'une



consolation purement humaine, ou de quelqu'une de ces choses dont les hommes portent la perte avec tant d'impatience; mais elles pleuraient leur séparation d'avec celle qui pouvait le plus contribuer à leur salut, et disaient ces tristes paroles : La lumière de nos yeux est éteinte; le flambeau qui éclairait nos âmes dans le chemin du ciel nous est ravi; notre appui est tombé par terre; ce parfait exemple de vertu nous est été; le noeud de notre union est rompu; les faibles font maintenant sans soutien, et les pauvres sans assistance; et au lieu que durant votre vie la nuit nous tenait lieu de jour par l'éclat que jetaient de toutes parts vos actions et vos vertus, le jour n'est maintenant pour nous qu'une nuit obscure et ténébreuse. Mais celles de toutes qui faisaient davantage retentir leurs plaintes en l'appelant leur nourrice et leur véritable mère, étaient celles qui étant abandonnées de tout le monde durant le temps de la famine, avaient été nourries par elle, et puis instruites dans cette si pure et si excellente manière de vivre.

Ayant repris mes esprits, et les ayant retirés comme d'un abîme de tristesse où ils étaient ensevelis, je jetais mes yeux sur le visage de la sainte, qui paraissant me reprendre de ce bruit confus, mêlé de tant de soupirs et de tant de larmes, je criai à haute voix en m'adressant à ces vierges : *Tournez la tête vers celle qui est le sujet de votre douleur, et souvenez-vous des instructions qu'elle vous a données pour vous faire embrasser une parfaite vertu. Cette came divine ne vous a permis de pleurer que dans le temps de la prière; et c'est ce que vous pouvez faire maintenant, en cessant ces cris inutiles pour chanter des psaumes.*

Après avoir achevé ces paroles, j'élevai ma voix autant que je pus, afin de la rendre plus forte que le ressentiment de leurs plaintes, et puis les priaï de se retirer dans le lieu le plus proche, et de laisser seulement auprès du corps quelques-unes de celles dont la sainte recevoir plus volontiers de l'assistance durant sa vie.

CHAPITRE 13

Saint Grégoire voulant faire parer le corps de la sainte, cette rencontre fait voir quelle était son incroyable pauvreté.

L'une d'entre celles-là était une dame de très bonne maison, et qui durant sa jeunesse n'était pas moins considérable par sa beauté et par ses richesses que par la noblesse de la race. Elle fut mariée à un homme de fort grande condition, lequel ayant peu vécu, elle choisit l'illustre et excellente Macrine pour être la gardienne et la conduite de son veuvage, et passait la plupart du temps avec ces vierges, afin d'apprendre d'elles à vivre vertueusement selon les préceptes de Jésus Christ. Elle s'appelait Vestiane, et son père nommé Araxe était un des sénateurs du conseil suprême. Je m'adressai à elle et lui dis : *On ne saurait maintenant trouver étrange que pour parer ce saint corps, nous le revêtions de quelques habits précieux.* – *Il faut savoir,* me répondit-elle, *quel aurait-elle en cela le sentiment de la sainte, puis que nous ne devons rien faire contre son intention, et que rien ne lui pourrait plaire que ce qui est agréable à Dieu.*

Une de ces Vierges nommée Lampadie, qui avait la charge de chantre et disait fort bien savoir les sentiments de la sainte touchant la pompe des funérailles, s'étant par hasard trouvée présente, je lui demandai son avis. Elle me répondit en pleurant : *La sainte n'a point recherché d'autres ornements pour se parer durant sa vie, et pour orner sa sépulture après sa mort, que la pureté de ses actions. Car pour ce qui regarde les ornements du corps, elle les a toujours méprisés; et ainsi quand nous le voudrions nous ne lui en saurions donner d'autres que ceux que vous voyez maintenant.* – *N'avez-vous rien en réserve, lui repartis-je, dont nous nous puissions servir pour cela ?* – *Vous voyez devant vos yeux,* me répondit-elle, *tout ce que nous pouvons avoir; voilà son manteau; voilà son voile; et voilà ses sandales qui font tout usés. Ce sont là toutes ses richesses; ce sont tous ses meubles, sans qu'il y ait rien de plus qui soit enfermé dans des coffres ou dans des armoires. Elle avait choisi le ciel pour mettre ses trésors en sûreté, et elle les y a tous mis sans en rien laisser sur la terre.* – *Croyez-vous,* lui répliquais-je, *qu'elle aurait trouvé mauvais que je me servisse de quelqu'un de mes ornements pour parer son corps dans ses funérailles ?* – *Je ne le crois pas,* me repartit-elle, *puis ce que quand même elle seront encore en vie, deux raisons l'empêcheraient de refuser l'honneur que vous lui voudriez faire; l'une votre dignité d'évêque pour laquelle elle a toujours eu tant de révérence; et l'autre la proximité du sang, qui ne lui permettrait pas de faire distinction entre ce qui serait à elle et ce qui serait à son frère; ainsi qu'elle l'a bien témoigné, en ordonnant que l'on se remît entièrement à vous du foin de son corps.*

CHAPITRE 14

De quelle sorte on para le corps de la sainte. Marque qui restait sur elle d'un grand miracle que Dieu avait fait en sa faveur durant sa vie. Son incroyable beauté après sa mort; et l'accomplissement de la vision que saint Grégoire avait eu.

Cela s'étant passé de la sorte, et chacun de nous pensant à la manière dont il faudrait revêtir le corps de la sainte, je commandai à l'un de mes domestiques d'apporter quelque-une de mes tuniques. Et comme Vestiane en voulant accommoder là telle eut mis sa main par dessous, elle se retourna vers moi, et me dit : Voilà quel était le collier de perles de la sainte : et en proférant ces paroles, elle défie un noeud qui était derrière, et me présenta une Croix et un anneau de fer, qui étant attachez ensemble avec un petit cordon pendaient toujours sur son coeur. Je lui répondis : *Partageons ensemble cela; vous aurez la Croix, et moi l'anneau sur lequel était aussi gravée la figure de la Croix.* Elle me répartit : Vous ne vous êtes pas trompé en ce choix. Car il y a dans cet anneau un petit morceau de la vraie Croix qu'on ne voit point, encore que pour marque qu'il y est, l'endroit qui le couvre porte aussi la figure d'une croix. Etant donc besoin de revêtir ce chaste corps, et cet office me regardant, suivant l'ordre qu'en avait donné la sainte, Vestiane qui m'aidait à m'en acquitter, et avec qui je venais de partager une si grande succession, me dit : *N'oubliez pas, je vous supplie de considérer une marque de l'éminente vertu de la sainte.* – *Qu'est-ce ?* lui répondis-je, et alors elle découvrit un endroit de l'estomac de cette bienheureuse vierge et me dit : *Voyez-vous cette marque si petite et presque insensible qu'elle a sous le col* (car c'était comme un point fait avec une aiguille fort déliée) et en disant cela elle approcha la lampe tout auprès : *Trouvez-vous si étrange,* lui répliquai-je, *qu'il se rencontre en ce lieu-là une marque qu'on n'aperçoit pas ?* – *Dieu a voulu,* me répondit-elle, *que celle-ci demeurait sur son corps, afin de conserver jusqu'à sa mort la mémoire d'une grâce toute extraordinaire dont il l'avait favorisée.* Car s'étant fait une si grande tumeur en cette partie qu'on proposa d'y mettre le fer, de crainte que si le mal venait à gagner jusques au coeur, il ne devint irrémédiable, sa mère la conjura plusieurs fois de souffrir que le médecin y mît la main, puisque la science de la médecine a été enseignée de Dieu pour le bien des hommes. Elle qui trouvait son mal plus supportable que de montrer quelque partie de son corps à des personnes inconnues, après avoir comme de coutume servi sa mère jusques à vêpres, elle se retira dans une chapelle où elle passa toute la nuit en prière en présence du souverain médecin qui nous guérit quand il lui plaît; et la terre étant trempée de ses larmes elle en prit et en mit sur son mal comme un médicament salutaire; puis alla dire à sa mère qui était à demi morte d'affliction et qui continuait de l'exhorter à vouloir voir un médecin qu'il suffirait pour la guérir qu'elle fit le signe de la Croix sur son mal. Ce que cette bonne mère lui ayant fort volontiers accordé elle mit la main dans son sein, et fit le signe de la Croix sur l'endroit où était le mal, et non pas sur le mal même parce qu'il n'y en avait plus; mais au lieu de cette effroyable tumeur cette petite marque est seulement demeurée jusques ce à sa mort, Dieu l'ayant ainsi permis à mon avis; afin que ce fût un témoignage continuel du miracle qu'il avait fait en sa faveur, et pour l'obliger à l'en remercier toujours.

Après que nous eûmes satisfait à notre désir avec les ornements que je me trouvai avoir sans rien emprunter d'ailleurs, la religieuse dont j'ai parlé, me dit qu'elle n'estimait pas à propos d'exposer aux yeux de toutes ces vierges ce saint corps aussi paré qu'aurait été une mariée. *Mais j'ai,* ajouta-t-elle, *un manteau noir de madame votre mère que je crois qu'il ferait bon de jeter sur elle, afin qu'il ne semble pas que l'on recherche des ornements étrangers pour augmenter l'éclat de cette beauté toute sainte.* Ayant approuvé sa proposition, et le manteau ayant été mis sur et elle, sa noirceur par un effet à mon avis de la puissance de Dieu, augmenta encore de telle sorte sa beauté, et son visage devint si éclatant de lumière, qu'il semblait comme je l'avais vu dans mon songe, qu'il en sortît de véritables rayons.

CHAPITRE 15

Grande solennité avec laquelle on fit les funérailles de la sainte.

Lorsque ces choses se passaient, et que tout retentissait du chant des psaumes mêlé des plaintes de ces vierges, le bruit de la mort de la sainte s'étant répandu de tous côtés fit

que les habitants des environs accoururent en si grand nombre pour affilier à ses funérailles, qu'ils ne pourvoient tous tenir dans la court. Les matines ayant été dites, ainsi qu'on a accoutumé de les dire dans les fêtes des martyrs, et le point du jour étant venu, cette grande foule d'hommes et de femmes de tout le pays d'alentour interrompait par les pleurs le chant des psaumes. Or quoi que mon esprit fût abattu de tristesse, je m'efforçai néanmoins autant que je pus, d'empêcher qu'il n'arrivait de la confusion dans cette cérémonie; et ainsi en séparant tout ce peuple je fis ranger les femmes avec les moniales, et les hommes avec les moines, et je choisis dans chacune de ces deux troupes une personne capable de régler le chant et que toutes les autres pussent suivre, afin que cette espèce de concert fit qu'il n'y eût point de désordre.

Le jour s'avancant un peu, et le lieu devenant trop étroit pour une si grande multitude dont le nombre s'augmentait toujours, l'évêque du diocèse nommé Araxe, qui était venu avec tout son clergé; commanda qu'on fit avancer peu à peu le Tabernacle, afin qu'une partie du peuple occupant cet espace de chemin qui serait entre lui et nous, nous ne fussions point incommodés du bruit qu'il aurait fait s'il avait été plus pressé, et il exhorta ensuite tous ceux qui l'assistaient dans les fonctions de sa charge, d'honorer par leur présence les funérailles de ce saint corps. Cela ayant été exécuté fort exactement, je mis d'un côté la main sous l'ais, qui ayant servi de lit à la sainte durant sa vie lui servait de cercueil après sa mort; puis je priai Araxe d'avancer aussi la sienne pour le soutenir de l'autre côté. Deux des principaux ecclésiastiques portèrent l'autre partie du cercueil, et grand nombre de diacres allaient par ordre avec des cierges allumés dans leurs mains. En cet état ceux qui nous procédaient marchant assez lentement, nous le suivions de la même sorte, et nous aurions eu peine d'aller plus vite à cause de la quantité du peuple qui environnait le corps, et qui ne pouvait se lasser de considérer un spectacle si majestueux et si saint. Et certes cette pompe paraissait avoir quelque chose de mystérieux, puisque durant tout le temps qu'elle dura, on chanta des psaumes comme à trois chœurs ainsi que pour imiter le chant des trois enfants de la fournaise de Babylone. Et quoi qu'il n'y eût qu'environ mille pas depuis le lieu d'où nous partîmes jusques à l'Eglise des saints Martyrs, où mon père et ma mère étaient enterrez, néanmoins la presse, qui augmentait toujours par la quantité de gens qui abordaient de tous côtés, nous permettant à peine de marcher, nous employâmes presque tout le jour à faire un si petit espace de chemin.

Lors que nous fûmes arrivés dans l'église et que nous y eûmes déposé le corps, nous commençâmes les prières, qui donnèrent sujet à tout ce peuple de témoigner son affliction; et les psaumes étant finis et le sépulcre de mon père et de ma mère dans lequel nous avions résolu de mettre la sainte, étant ouvert; une de ces vierges qui regardait son visage s'étant mise à crier par un transport de douleur, qu'une heure de là elles ne le verraient jamais plus, et toutes les autres disant la même chose avec des gémisséments incroyables, tous les assistants en furent si fort touchés, qu'au lieu des psaumes qui s'étaient chantés auparavant avec tant d'ordre, on n'entendit plus que des voix confites; et quelques signes que nous fissions, et quelque commandement qu'on portât à ce peuple, selon les ordonnances de l'Eglise, de demeurer dans le silence, à peine pûmes-nous en venir à bout.

Avant qu'on exposât à nos yeux les corps de mon père et ma mère, je les fis couvrir d'un linge blanc, et puis l'évêque Araxe et moi ayant pris le corps de la sainte nous le mîmes auprès de celui de ma mère, et accomplîmes ainsi le souhait de l'une et de l'autre. Car elles avaient toujours demandé à Dieu d'être mises dans un même sépulcre, afin que n'ayant jamais été séparées durant leur vie, cette union si étroite continuait encore après leur mort.

CHAPITRE 16

D'un grand miracle fait par la sainte durant sa vie; et de plusieurs quelle fit après sa mort.

Toutes les cérémonies étant achevées je me prosterna sur le tombeau et en baisai la poussière. Et comme je me retirais plein de tristesse et les yeux trempés de larmes dans la pensée de l'extrême perte que j'avais faite, un homme illustre dans la guerre, et qui commandait les troupes qui étaient alors dans la ville de Sébaste en la province de pont, ayant appris mon affliction et en étant fort touché, il vint au devant de moi avec une affection très particulière et accompagné de ses vassaux: car nous étions unis ensemble de parenté et d'amitié. Cette personne si considérable me raconta un miracle de la sainte avec lequel je

finirai cette histoire. Après que nous eûmes essuyé nos pleurs pour commencer à parler, il me dit : *Apprenez de moi, je vous supplie, quelle et était celle qui nous a quitté pour aller au ciel,* et puis il commença ainsi son discours. *Ma femme et moi ayant un extrême désir de voir la sainte école de toutes sortes de vertus (car je ne crois pas que l'on doive nommer autrement le lieu que cette bienheureuse âme avait choisi pour sa demeure) nous y allâmes et menâmes avec nous notre petite fille, ce à qui une fièvre maligne avait fait venir une tache sur la prunelle de l'oeil qui la rendait si difforme qu'on ne la pouvait regarder sans être touché de compassion. Lors que nous fûmes arrivés en cette sainte maison où l'on travaillait avec tant de soin pour acquérir la seule véritable sagesse, nous nous séparâmes; et étant allé trouver les moines qui demeurent hors de la maison et dont Pierre votre frère avait la conduite, ma femme s'en alla au dedans avec ces vierges dont sainte Macrine était abbesse. Après y avoir passé quelques heures, comme nous nous préparions pour partir, on usa envers chacun de nous d'une douce violence. Car d'un côté votre frère voulait absolument que je demeurasse ce pour me faire manger à la table de ces serviteurs de Dieu; et d'un autre côté la sainte ne voulait pas permettre à ma femme de s'en aller; mais ayant pris ma fille entre ses bras, elle lui dit qu'elle ne la lui rendrait point qu'après lui avoir fait un festin tel qu'elle le pouvait attendre dans un lieu si pauvre; et en même temps embrassant ma fille et baisant son oeil à l'endroit où était le mal. – Si vous voulez bien, dit-elle à ma femme, demeurer ici, je vous en récompenserai d'une manière qui ne sera pas digne de la faveur que vous me ferez. – Et comment, lui répondit-elle. C'est, repartit la sainte, que j'ai un remède fort propre pour guérir ce mal; ce qui m'ayant elle rapporté, et cette promesse nous faisant oublier les affaires qui nous obligeaient de retourner, nous demeurâmes fort volontiers. Le festin que Pierre m'avait voulu faire avec tant de bonté, et qu'il avait de si bon coeur préparé de ses propres mains étant achevé, et la bienheureuse Macrine ayant dit adieu à ma femme après lui avoir fait toute la bonne chère qu'elle pouvait désirer, nous partîmes avec une joie et une satisfaction non pareille; et nous entretenant en chemin de ce qui s'était passé en notre visite, je lui disais de mon côté ce que j'avais entendu et remarqué dans le lieu où les hommes demeuraient, et elle me disait du sien jusques aux moindres particularités de tout ce qu'elle avait vu, n'y en ayant aucune qu'elle ne crût digne d'être rapportée. Ainsi me racontant toutes choses de suite en la sorte qu'elles s'étaient passées, et comme si elle les eût lu dans un livre, quand elle vint à l'endroit où la sainte avait promis de guérir l'oeil de ma fille, alors interrompant sa narration. Hélas qu'avons-nous fait, dit-elle, et comment avons-nous oublié ce remède que la sainte m'avait promis? Sur quoi comme je blâmais sa négligence, et commandais l'un de mes gens de courir promptement pour t'apporter, il arriva qua l'enfant qui était entre les bras de sa nourrice regarda sa mère,) et que sa mère jeta aussi ses yeux sur les siens. Sur quoi étant également transportée d'étonnement et de joie, elle s'écria : *Cessez d'accuser ma négligence, puisque vous voyez que la sainte a accompli très fidèlement la promesse, en nous donnant par sa prière le véritable remède à tous les maux, et dont la puissance a été telle qu'il ne reste pas la moindre marque du mal qui était auparavant dans cet oeil.* En achevant ces paroles elle prit l'enfant entre ses bras, et la mit entre les miens. Alors repassant dans mon esprit ces miracles incroyables que nous lisons dans l'Evangile, je dis : Faut-il s'étonner si un Dieu a rendu la vue à des aveugles, puisque nous voyons que sa servante, par la foi qu'elle a en lui, fait la même chose ? Car y a-t-il grande différence entre ses miracles et celui-ci ? Ce Seigneur me parlant de la sorte, ses sanglots interrompirent sa voix, et ses yeux versèrent quantité de larmes. Voilà le témoignage qu'un homme du monde, et un homme de guerre me rendit de la sainteté si éminente de Macrine.*

Quant à plusieurs autres merveilles semblables que des personnes qui ont vécu avec la sainte, et qui ont une connaissance très particulière de sa vie m'ont racontées, je n'estime pas à propos de les rapporter ici d'autant que la plupart des hommes n'ajoutent foi à ce qu'on leur dit qu'à proportion de ce qu'ils se jugent capables de faire, et accusent de fausseté ce qui surpasse leurs forces. Je ne parlerai donc point de l'agriculture admirable dont la sainte usa dans cette sainte famille, c'est à dire de quelle sorte en jetant le blé dans les mains des pauvres ainsi que dans une terre sainte, il ne diminuait point entre les siennes; mais demeurait toujours en la même quantité que si elle ne l'eût point employé à secourir les nécessiteux dans leurs besoins. Je ne dirai rien aussi de plusieurs autres miracles encore plus grands, comme de guérir les maladies, chasser les démons, et prédire avec certitude les choses futures, quoique ceux qui en ont fait une recherche fort exacte, sachent que toutes ces choses sont très véritables, encore qu'elles aillent au delà de la créance et passent pour impossibles dans l'esprit de ceux, qui étant tout charnels et tout terrestres, ignorent que Dieu distribue ses dons et ses grâces à proportion de la foi des personnes qui les reçoivent, donnant

peu à ceux qui l'ont petite, et beaucoup à ceux qui l'ont grande. Mais pour m'accommoder aux faibles, je laisse dans le silence ces miracles si élevés, et me contente de finir l'histoire de cette sainte vierge par les choses que j'ai rapportées.

FIN.